

L'entreprise n'est plus fâchée avec les lettres

Les universités ont mis en place des dispositifs pour rapprocher les étudiants littéraires des employeurs

A l'intérieur de l'amphithéâtre Richelieu de la Sorbonne, jeudi 7 septembre, Barthélémy Jobert, président de l'université, pose le décor : « Seuls 20 % à 25 % des étudiants de Paris-Sorbonne seront enseignants, de la maternelle au Collège de France. » Dans les gradins, des diplômés en philosophie, sociologie du sport, démographie ou histoire médiévale... qui travaillent dans des grandes entreprises comme Axa, EDF, HSBC, L'Oréal ou PricewaterhouseCoopers (PwC).

Ce soir-là, l'université et ses partenaires fêtent les 10 ans de l'opération Phénix, lancée pour faciliter l'accès aux métiers de l'entreprise des diplômés de lettres, de langues, des arts, de sciences humaines ou sociales. Celle-ci s'est matérialisée par un master professionnel (M2), en alternance, métiers de l'entreprise, rattaché au département de philosophie. Près de 270 étudiants ont été embauchés depuis sa création. Ce master doit faire école l'an prochain à l'Institut d'administration des entreprises (IAE) de l'université de Nantes.

Au cocktail donné dans les salons de la plus connue des universités françaises, on s'imaginerait presque chez une consœur londonienne. Après un master de philosophie, Catherine Gauthier a été embauchée par la banque HSBC, avant d'être « chassée » par une institution concurrente. « Je n'aurais jamais imaginé exercer ce métier de la gestion des risques bancaires, témoigne-t-elle. Mais en réalité, la technique s'apprend sans difficulté : ce n'est pas la peine d'être mathématicien, il faut seulement ne pas être fâché avec les chiffres... »

Thibault Saguez, diplômé en philosophie et en histoire, est, lui, directeur général adjoint d'une agence de design, après avoir été auditeur chez PwC. « J'ai appris les notions qui me manquaient grâce au master et dans l'entreprise, raconte-t-il. Surtout, j'ai vite compris que mes capacités d'analyse et de synthèse, ainsi que mon savoir-être, allaient me permettre de me différencier positivement. »

Analyse et réflexion

Le savoir-être, aussi important que le savoir-faire ? « La place prise par l'intelligence artificielle, l'automatisation ou les robots va rendre les qualités humaines encore plus importantes pour les entreprises dans le futur, affirme Agnès Hussherr, associée en charge du capital humain chez PwC. Le travail purement technique va de plus en plus être demandé aux machines. Les capacités dont les entreprises auront davantage besoin sont particulièrement présentes chez les diplômés des filières d'excellence de l'université. »

Du côté des entreprises, les premières réserves ont été facilement levées. « Lorsque nous avons évoqué la possibilité d'accueillir des alternants en master 2 philosophie ou histoire au sein de nos équipes techniques, les managers étaient un peu sceptiques. Après avoir rencontré les candidats, leurs doutes se sont dissipés, et ils ont été conquis par leurs compétences d'analyse et de réflexion », relate Jo-

sette Collombat, responsable du pôle emploi, recrutement, alternance d'EDF. Le master métiers de l'entreprise de la Sorbonne (moins de 30 places pour 350 candidats) est « une tête d'épingle, mais il a irradié bien au-delà », selon son directeur, Pierre-Henri Tavoillot. « Quand on parcourt les entreprises, on rencontre déjà beaucoup de sociologues ou de philosophes », indique-t-il. Soutenu par des entreprises d'assurances, le master 2 ELSA (Etudiants de lettres et de sciences humaines en alternance) du Conservatoire national des arts et métiers (CNAM) permet aussi aux jeunes diplômés de s'insérer.

Les étudiants sont tous envoyés par Pôle emploi. « Dans la promotion 2016, 90 % des admis étaient chômeurs, et, pour certains, de longue durée. Trois mois après la sortie

« La place prise par l'intelligence artificielle va rendre les qualités humaines encore plus importantes pour les entreprises »

AGNÈS HUSSHERR
associée chez PwC



SIMON LANDREIN

de l'école, 97 % ont déjà trouvé un emploi stable », explique Benoît Chapelotte, directeur délégué de l'Ecole nationale d'assurances (Enass), une entité pédagogique du CNAM. Son master, affirme-t-il, « attire des effectifs de plus en plus importants [50 étudiants en 2017, au lieu de 37 en 2016], des diplômés bac + 5 au minimum et docteurs pour certains, avec des matières extrêmement variées en lettres et sciences humaines, et aussi en droit. » Le nombre d'entreprises partenaires du CNAM sur ce diplôme augmente également, les grands assureurs étant rejoints par des cabinets de courtage.

Dans le Grand Est, la profession bancaire, par le biais de son organisme de formation régional, s'est aussi associée à l'université de Lorraine pour proposer un

diplôme universitaire (DU), Passerelle, ouvert aux diplômés de L3 et de M1, à l'Institut universitaire professionnalisé (IUP) de finance de Nancy. Les trente-cinq étudiants reçoivent pendant un an une formation élémentaire aux métiers de la banque.

« Mes études d'histoire de l'art sont un atout pour exercer mon métier », affirme Mathilde Alliotte, conseillère en patrimoine dans la filiale gestion de fortune d'une grande banque, passée par ce DU avant de rejoindre le M2 négociation et ingénierie patrimoniale de l'université de Nancy, dont elle est sortie major. « J'ai une approche différente de la simple gestion, et une curiosité plus légitime pour le patrimoine non financier de mes clients, qui permet d'établir un rapport de confiance : certains m'ont

déjà montré leur collection privée. Mon objectif est à terme de les conseiller pour leurs investissements en art », explique la jeune femme, qui avait débuté ses études par trois ans de formation d'artisan en restauration du patrimoine à l'école de Condé, à Lyon.

Appel à projets

Comment rendre ce type de parcours plus fréquent ? L'insertion professionnelle des diplômés de LLA (lettre, langues et arts) et de SHS (sciences humaines et sociales) reste moins favorable que celle des autres filières : 82 % des premiers et 80 % des seconds sont en emploi dix-huit mois après l'obtention de leur master – une part qui s'élève à 85 % pour leurs collègues de STS (sciences, technologies, santé) et même à 87 % en DEG (droit, économie, gestion), selon la dernière enquête d'insertion du ministère, en décembre 2016.

En mars, seize universités ou regroupements d'établissements ont remporté l'appel à projets lancé pour approfondir leur expérimentation dans l'insertion professionnelle des diplômés de SHS et LLA. L'université Jean-Jaurès (Toulouse-2) et l'Institut national universitaire Champollion (Albi-Castres-Rodez) ont ainsi obtenu des crédits pour créer une plateforme numérique ou ouvrir un espace de coworking sur le campus du Mirail, à Toulouse, où les étudiants et diplômés pourront consulter des offres d'emploi, être aidés pour préparer leur CV et leurs lettres de motivation.

« Nous allons davantage associer le monde socio-économique, aujourd'hui présent dans le conseil de perfectionnement des diplômés et dont les intervenants représentent un quart du corps professoral », détaille Sabrina Labbé, directrice du Service commun universitaire d'information, d'orientation et d'insertion professionnelle (Scuio-IP) de l'université Jean-Jaurès. Depuis six ans, tous ces cursus intègrent déjà des unités d'enseignement sur l'accompagnement du projet professionnel et personnel des étudiants. Le mouvement est lancé. ■

ADRIEN DE TRICORNOT

Mercedes Erra : « La formation littéraire demande beaucoup de rigueur »

LA PRÉSIDENTE EXÉCUTIVE DU GROUPE HAVAS, Mercedes Erra, est la marraine de la promotion 2017-2018 du master professionnel métiers de l'entreprise de l'université Paris-Sorbonne.

Pourquoi avez-vous accepté d'être la marraine de ce master professionnel ?

On me l'a proposé et je l'ai accepté volontiers car je suis assez proche du parcours de ces étudiants. J'ai d'abord été professeure de lettres avant d'intégrer HEC. J'ai ensuite été embauchée dans une agence de publicité parce que j'avais fait HEC. Mais ce que je suis, je le dois d'abord à ma formation en lettres. J'ai été en hypokhâgne et en khâgne, puis à l'université. J'étais une vraie littéraire. Je déclamais mes dissertations dans des cafés du Quartier latin, devant mes camarades qui me donnaient leur avis. La réalité de la formation littéraire est très loin des clichés : elle a un côté poétique et imaginaire, mais elle demande surtout beaucoup de rigueur pour réfléchir, argumenter ou bâtir la structure d'une dissertation. Savoir penser, savoir écrire sont parmi les choses les plus difficiles qui soient. Les lettres sont sans doute plus proches du quotidien de la vie que les mathématiques : on a

besoin d'un savoir raisonner qui relève davantage des sciences humaines que des sciences exactes. Il n'y a pas d'un côté du vent, de l'autre du solide.

Pour votre métier, vous recommandez donc les profils littéraires ?

Je prône la diversité des formations. On a intérêt à avoir les profils les plus riches possibles. Ce qui compte, c'est l'intelligence des gens, leur culture et leur capacité à s'adapter. Lire Stendhal ou Proust m'a éclairée sur les mécanismes de l'âme et m'a appris à comprendre les gens. Le latin m'a structuré l'esprit. Pour faire du marketing, la sociologie, l'histoire, l'économie sont extrêmement utiles. Les formations en sciences humaines et en lettres sont donc formidables, et il ne faut pas hésiter à recruter des gens dans ces filières.

Le big data et l'intelligence artificielle ne sont-ils pas en train de changer la donne ?

Je ne pense pas : on a beaucoup de données, mais l'important est de trouver celles qui conviennent. Plutôt que d'accumuler des paquets de données, il est fondamental de savoir les comprendre et les utiliser. La

technologie permet ensuite de mieux adapter les besoins à chacun. Mais elle ne change pas la nécessité de définir ce qu'une marque propose, de savoir l'exprimer clairement, de vérifier si elle est en contradiction avec elle-même, etc.

Comment améliorer l'insertion professionnelle des diplômés de l'université ?

Le monde n'est pas divisé en deux : l'université et l'entreprise ; chacun doit en prendre conscience. En France, l'université doit encore construire des ponts avec les entreprises. En outre, on relie trop souvent la discipline que l'on veut étudier au métier que l'on va faire. La logique anglo-saxonne est beaucoup plus libre : on peut choisir ses matières, par exemple étudier les arts ou la physique, avant de se professionnaliser et de devenir avocat. L'université a aussi vécu très longtemps coupée de la vie d'après, comme si tous ses étudiants ne pouvaient devenir que professeurs. Or l'université compte beaucoup plus d'étudiants que les grandes écoles. Il faut donc que les entreprises s'y intéressent, elles aussi, davantage. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR A. DE T.

« Je n'ai jamais cru au mariage forcé des établissements »

VALÉRIE PÉCRESE, présidente de la région Ile-de-France Soucieuse de « faire de l'Ile-de-France la première région scientifique et technologique », sa présidente espère relancer le projet de « cluster » de Saclay. Si elle déplore « le repli un peu identitaire de Polytechnique », qui continue à faire cavalier seul, l'ex-ministre soutient fermement le rapprochement relancé par l'ENS Paris-Saclay, l'université Paris-Sud et CentraleSupélec. « Un choix de raison », dit-elle.

22 %

des étudiants disent s'être sentis « discriminés » durant leurs études

Leur nationalité et leur origine arrivent en tête des raisons de cette discrimination, révèle l'enquête « Conditions de vie 2016 » de l'Observatoire national de la vie étudiante (OVE). Parmi les étudiants interrogés, ceux en BTS disent ressentir davantage la discrimination que ceux des classes préparatoires aux grandes écoles. En revanche, 16 % des sondés affirment s'être sentis « mieux traités » que les autres.

21 OCTOBRE

L'Erasmus bouclera à Amiens son tour de France

Parti le 20 septembre pour célébrer les 30 ans d'Erasmus, ce minibus aux couleurs du programme universitaire d'échange européen fera trente étapes. Ses passagers – étudiants du réseau ESN (Erasmus Student Network), développeurs Erasmus +... – interviennent dans différents établissements scolaires. Point d'orgue de ce tour de France européen : les #ErasmusDays, les 13 et 14 octobre, durant lesquels se dérouleront près de 350 événements dans toute l'Europe.